

Regards

Paysage et Cartographie

Pierre GONDARD

«Dans une première démarche le géographe se trouve en face du paysage qui est l'aspect visible, directement perceptible de l'espace...». Je retrouve dans cette phrase d'O. Dollfus (o. c. n° 1496, p. 9 cité par B. Giblin) la même primauté du concret que d'autres appelleront le terrain. Celle-ci implique cependant une entrée originale, une approche particulière des phénomènes qui est celle de la vision, de la perception, avec tout ce qu'il peut y avoir de subjectif dans cette fonction par rapport à la mesure qui serait, plus objective et en tout état de cause quantifiée.

«Il n'y a de paysage que par le regard de l'observateur» (S. Cohen 1986, p. 18) puisque le paysage est «ce que l'œil embrasse du regard» (Vidal de La Blache), «très précisément et tout simplement ce qui se voit» (R. Brunet), «une portion d'espace analysée visuellement» (P. George). La montagne préexiste bien sûr à l'observation mais la perception de sa forme varie selon l'angle de vue du Nord, du Sud, du levant, du couchant. De même l'interprétation de la forme observée variera-t-elle selon le centre d'intérêt — ne dit-on pas le point de vue — de l'observateur attentif à la flore, à la gestion de l'espace par l'homme ou à la mise en place de grands ensembles structuraux. Le paysage est bien l'aspect visible de l'espace mais l'œil cadre et sélectionne ; il privilégie tel ou tel trait — la perception est structurée. Un paysage est déjà un objet structuré «Le paysage perçu est donc déjà construit et symbolique» (M. Collot 1986, p. 211).

Dans la longue pratique d'une étude fondée sur l'observation des paysages équatoriens, se distingue *a posteriori* 2 moments principaux, l'observation et l'abstraction. A la base de l'expérience, le directement perceptible : les formes, les couleurs, la rugosité de «l'épiderme de la terre» et même les odeurs. Paysages vus, observés, analysés, parcourus, respirés, écoutés, sentis, tant il est vrai qu'un «paysage se perçoit par bien des sens» (G. Rougerie pp. 5-8, A. Zweyacher p. 9). Qui n'a pas entendu le silence des hautes terres et le bruissement agité des versants extérieurs des Andes, qui n'a pas humé l'âcre odeur de la choza, qui n'a pas frissonné à l'humidité des versants au vent, qui n'a pas eu les lèvres gercées, le nez sec, le front

brûlé par le soleil du plateau ? Se pénétrer du concret pour percevoir ce qui change d'un paysage à l'autre. Chercher ce qui en variant d'un lieu à un autre, fait que l'on perçoive, à travers la modification locale du paysage, la différence d'organisation de ces portions d'espace.

La forme change parce que les forces qui se conjuguent en ces lieux sont différentes. Le «paysage est le résultat de la combinaison dynamique d'éléments physico-chimiques, biologiques et anthropiques qui en réagissant les uns sur les autres en font un ensemble unique et indissociable» (P. George p. 314). Notre tâche sera donc de remonter du signe au signifié, de reconnaître comme dit J. P. Deffontaines quelles sont les «relations entre les formes observées et l'activité qui est en partie à l'origine de ces formes et de leur évolution» (1986, p. 33). C'est la question du sens de ce qui est observé, du «va et vient entre le visuel et le fonctionnel» (idem).

J'ai dit la sélectivité du regard, celle-ci est entre autres contraintes soumise à la nature de l'objet recherché et je plaide ici pour une ouverture pluridisciplinaire, pour que cette sélectivité ne soit pas monospécifique. L'aspect polyfacétique de ma discipline m'y poussait mais l'intérêt vérifié *a posteriori* par d'autres recherches qui purent utiliser ces travaux conforte cette position.

Dans l'observation des faits agraires, je ne parle plus seulement «d'utilisation du sol», formule qui précisément impliquerait une vision trop étroite, limitée à la seule distribution des plantes cultivées, je me suis soucié de saisir à la fois le milieu naturel support de l'activité humaine et des indicateurs de cette activité.

Indicateur, tel est bien le mot que je reprends à J. P. Deffontaines alors que j'avais proposé l'expression «facteur déterminant». Le rapprochement de ces 2 terminologies me paraît éclairant : quelles sont les variations des forces qui déterminent les différences paysagiques ? Quels sont les indicateurs de ces variations de forces ?

Il y a dans le paysage la marque des contraintes climatiques et édaphiques, des structures sociales, des techniques culturelles, des systèmes de culture, des systèmes de production et bien d'autres traces lisibles encore, comme celle de l'histoire agraire ou militaire que l'on peut déchiffrer, tel un palimpseste, sous les lignes actuelles davantage perceptibles.

Deux voies s'ouvrent alors. Soit chercher à identifier directement l'objet de la recherche, par exemple les espèces cultivées pour une carte d'utilisation du sol, soit faire un détour par la délimitation de zones physiographiquement homogènes considérées, en fonction de ce qui a été dit plus haut sur la forme, comme des zones d'égal raisonnement. Homogénéité ne veut pas dire uniformité et la répétition relativement régulière de parcelles de taille voisine portant des cultures différentes, telles orge, fève, pomme de terre, constitue néanmoins un paysage homogène.

Ce détour par l'observation de la forme, l'attention aux contenants pour mieux saisir le contenu et son identification au moyen d'indicateurs plurithématiques favorisent la rencontre pluridisciplinaire puisque chacun reconnaîtra dans la variation latérale du paysage les variations locales des caractères de son propre objet de recherche.

L'exemple de la taille du parcellaire d'exploitation (grandes ou petites parcelles) est particulièrement démonstratif dans les Andes équatoriennes puisqu'il signifie à la fois des structures foncières différentes (grande ou petite propriété), des groupes sociaux différents, des pratiques agraires différentes, des systèmes de culture différents, des économies différentes. Le paysage agraire, image et forme unique d'une société modelant un milieu, apparaît donc bien comme un lieu privilégié de rencontre. L'échange entre disciplines sera facilité si un document intermédiaire peut servir de référence commune. La carte mode d'expression reconnu des phénomènes localisés peut être celui-ci.

Pourtant même dans une cartographie des paysages il y a une différence sensible entre le paysage et la carte. «La carte représente l'espace à une certaine échelle, la même sur toute l'étendue (du document)... alors que le paysage se caractérise par un glissement d'échelle (entre les plans)... La carte représente une portion d'espace dans sa totalité (il n'y a pas de blanc sur la carte) alors que la vision d'un paysage est incomplète... (avec) des espaces masqués. La carte est une représentation de l'espace à 2 dimensions... une vision verticale alors que le paysage est une vision horizontale ou oblique de l'espace...» (Y. Lacoste 1986, pp. 15-16). L'utilisation de la photographie aérienne ou de l'imagerie satellitaire est un relais commode qui permet de circonscrire les surfaces en s'affranchissant des problèmes du relief, des espaces masqués et de la succession des plans. De l'espace vu, concret, à la «plage» cartographiée il y a plus que des déformations ou une transformation de la perception il y a un mouvement d'abstraction essentiel au raisonnement et à l'expression et qui va s'amplifier avec la progression dans la réduction des échelles.

Le rêve fou du cartographe de Borges (Fictions ?) qui représente tout au 1/1 est la négation même de la cartographie. L'accroissement de l'échelle n'impose pas seulement une généralisation («l'acte de simplifier un contour pour pouvoir dessiner» R. Brunet 1987, p. 51), elle conduit vers une abstraction de plus en plus grande, une idéalisation : «Au fond, ce n'est pas "le paysage vu" observé d'un point précis qui retient l'attention du géographe, mais un abstrait, "paysage type", résultat d'une série de sélections et de montages, celui qui est reconnaissable quel que soit le lieu dans une aire régionale donnée». (B. Giblin, 1978, p. 81).

C'est bien ce que nous retrouvons dans notre cheminement depuis le paysage observé et senti, la mise en évidence d'indicateurs révélateurs des forces qui structurent le paysage, la saisie des pourcentages d'occupation des terres, les cartes d'inventaire et enfin une typologie des paysages. Pour abstraits qu'ils soient ces paysages cartographiés n'en restent pas moins très fortement connectés avec les paysages vus et je dirais même vécus. Certes un commentaire, une notice ne rendront jamais qu'un très faible écho de la relation « charnelle » du paysan avec sa terre et son ciel, « faite d'intimité et de connivence dans la quotidienneté et dans la familiarité des lieux » (Camuzard 1979, Zweyacher 1986, p. 12), mais avant même de fonder l'interprétation analytique du scientifique, « la fonction cachée du paysage dans un texte n'est-elle pas d'en communiquer l'écho intérieur, la présence, permanente jusqu'à l'obsession... Tout le problème est de savoir si l'auteur remplit ce rôle de trait d'union.. La connivence qui s'établit à distance autour d'un ouvrage de géographie rejoint ou non celle que suscite sur place le paysage médiateur » (Y. Sautter 1979, p. 63).

Au delà l'abstraction deviendra modélisation. « Modéliser un territoire n'est pas le représenter : c'est se donner le maximum de régularité et le minimum de contingence locale pour tester des hypothèses et mettre en évidence des lois, des tendances, des mécanismes généraux » (R. Brunet, p. 53) « faire découvrir l'ordre sous jacent au désordre apparent... La carte-«modèle» (ou «le modèle» cartographique) n'est pas un simple schéma, un vague résumé : elle ne vise nullement à «simplifier» la carte-reflet par une généralisation extrême, mais à en exprimer la structure et la dynamique » (id. p. 189).

Dans cette perspective, ne pourrait-on essayer une comparaison de cartes-modèles des paysages andins et himalayens, pour retrouver dans l'abstraction de ces formulations, les lignes de force communes à l'utilisation des 2 ensembles montagnards, à la manière dont J. P. Deler a proposé un essai de modélisation comparée de l'organisation des espaces nationaux dans l'aire andine (J. P. Deler 1987). Cette recherche me semblerait correspondre directement aux propos de notre séminaire et permettrait une formalisation indispensable au delà du «directement perçu» dont on sait combien il peut être illusoire.

De passage dans le Beaujolais, par un froid matin d'hiver, j'avais été brusquement saisi par le souvenir poignant de la haute vallée andine qui, en amont du lac de Colta, se prolonge vers Columbe. Là, devant les versants pentus, cultivés avec la minutie que mettent les vigneron dans leur ouvrage, devant les quelques bâtiments d'exploitation épars et le fond de vallée en herbe, je retrouvais soudainement les pentes andines surpeuplées où les chozas se fichent en tas dans la mosaïque des parcelles d'orge ravinées, cultivées, saignées jusqu'à la limite de leurs potentialités agronomiques par l'exigence de paysans qui s'accrochent pour survivre.

Qu'y a-t-il de commun entre ces 2 paysages : la pente, la complémentarité des terroirs, l'«obstination» de 2 sociétés rurales par ailleurs tellement différentes, et/ou, plus simplement et plus banalement, la psychologie de l'observateur. «La vue ne se borne pas à enregistrer le flux des données sensibles ; elle l'organise, l'interprète de manière à faire de lui un message» (M. Collot 1986, pp. 213-214), «l'homme investit dans sa relation à l'espace les grandes directions significatives de son existence. La recherche ou l'élection des paysages privilégiés est une forme de la quête de soi» (idem). Qui oserait affirmer qu'il est neutre de travailler sur des espaces ouverts et semi vides (de l'Altiplano, du Sahel, du désert) ou fermés (forestiers, insulaires), sur les «toits du monde» ou dans des plaines sèches comme la Beauce ou aussi marécageuses que les deltas des grands fleuves. Le paysage est construit pas l'observateur, le paysage dit l'observateur. Peut-il y avoir une approche scientifique du paysage ou sommes-nous irrémédiablement réduits à la pratique d'un savoir faire, au mieux d'un art ?

Nous ne saurions répondre vraiment, objectivement. Ce que nous avons dit de l'interdisciplinarité possible autour de l'analyse paysagique, la longue pratique de la cartographie des paysages équatoriens et les usages divers donnés à ces documents par des scientifiques ou des services techniques du ministère de l'agriculture commanditaire de l'ouvrage, montrent cependant l'intérêt réel et pratique de cette démarche. Cet intérêt est peut-être d'autant plus grand que le milieu montagnard est davantage fragmenté («une mosaïque changeante») dit O. Dollfus avec des gradients très forts faisant se juxtaposer des réalités très différentes. La cartographie, localisation et situation des phénomènes dans l'espace et les uns par rapport aux autres, trouve alors toute sa justification et l'entrée par le regard son intérêt.

Bibliographie

- Lire le paysage*, 1984. - Lire les paysages Université de St-Etienne. C. I. E. R. E. C. 314 p.
- Lectures du paysage*, 1986. - Foucher, Paris, 191 p.
- BRUNET R., 1986. - La carte-modèle et les chorèmes. *Mappemonde*, 4, pp. 2-6
- BRUNET R., 1987. - *La carte mode d'emploi*. - Fayard - RECLUS Paris-Montpellier, 270 p., 269 ill.
- CHATELIN Y. et RIOU G. (sous la direction de), 1986. - *Milieux et paysages*. Masson Paris, 154 p.

- COHEN S., 1986. - Point de vue sur les paysages in : *Lectures du paysage*. Foucher, Paris, pp. 18-22.
- COLLOT M., 1986. - Point de vue sur la perception des paysages. *L'espace géographique*, 3, pp. 211-217.
- DEFFONTAINES J. P., 1982. - Système des pratiques et terroir. Pour une approche agronomique des systèmes agraires. *Caribbean Seminar on Farming Systems Research Methodology*. IICA/INRA San José Costa Rica, pp. 163-177.
- DEFFONTAINES J. P., 1986. - Un point de vue d'agronome sur le paysage. Une méthode d'analyse du paysage pour l'étude de l'activité agricole. in : *Lectures du paysage*. -Foucher Paris, pp. 33-52.
- DELER J. P., 1987. - L'organisation des espaces nationaux dans l'aire andine. Essai de modélisation comparée Bolivie-Equateur. CEGET Bordeaux. *Etudes de Géographie Tropicale*. Série Gé. Hum. n° 7, 18 p.
- DOLLFUS O., 1978. - *L'analyse géographique*. -PUF «Que sais-Je ?» n° 1496. DOLLFUS O., 1978. - Les Andes intertropicales : une mosaïque changeante. *Annales, Economies Sociétés Civilisations*, 33° année, 5-6, pp. 895-906.
- GEORGE P., 1974. - *Dictionnaire de la Géographie*. Article paysage p. 314.
- GIBLIN B., 1978. - Le paysage, le terrain et les géographes. *Hérodote*, 9, pp. 74-89.
- GONDARD P., 1985. - Du paysage à la planification. *A travers champs agronomes et géographes*. ORSTOM Paris, pp. 265-288.
- GONDARD P., (1984). -*Inventario y cartografía del uso del suelo en los Andes Ecuatorianos*. CEPEIGE Quito, 92 p.
- LACOSTE Y., 1986. - Réflexion d'un géographe sur les paysages réels. in : *Lectures du paysage*. Foucher. Paris. pp. 14-18.
- ROUGERIE G., 1977. - *Géographie des paysages*. PUF, Paris «Que sais-je ?»
- SANTOS M., 1978. - De la Société au paysage. *Hérodote*, 9, pp. 66-73.
- SAUTTER G., 1979. - Le paysage comme connivence. *Hérodote*, 16, pp. 40-67.
- ZWEYACKER A., 1986. - Le paysage : définitions et interprétation in : *Lectures du paysage*. Foucher Paris, pp. 9-12.

Sociétés rurales des Andes et de l'Himalaya

Actes du colloque
«Méthodologie des recherches pluridisciplinaires sur les sociétés
rurales de montagnes - Andes et Himalaya
(Grenoble, juin 1987)

Sous la direction de
JEAN BOURLIAUD
JEAN FRANÇOIS DOBREMEZ
FRANÇOISE VIGNY

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire
7 DEC. 1993 N° : 35094 ex A
Cote : B

VERSANTS